

↑  
Deux titres auxquels Béatrice Tanaka tenait beaucoup, réédités par Lise Bouquin-Mercadé son éditrice chez Kanjil.

## Hommage à Béatrice Tanaka

**Béatrice Tanaka auteure et illustratrice, nous a quittés le 21 avril dernier. Annick Lorant-Jolly l'avait interviewée en 2012 pour notre revue. Extraits.**

**N**ée en Roumanie en 1932, dans une famille juive de Czernowitz, vous avez émigré avec votre famille en Palestine à l'âge de 12 ans, avant de partir vivre au Brésil en 1947. Et, une fois adulte, vous avez partagé votre existence entre ce pays et la France. Vous avez baigné durant votre enfance dans un milieu qui était multilingue et multiculturel. Pensez-vous que cela a influencé votre œuvre ?  
Énormément. Déjà, quand vous êtes bébé et que, dehors, vous entendez la musique de langues différentes, cela vous marque. La ville où nous habitons avec ma famille s'appelait Cernăuți – Czernowitz du temps de mes parents : c'était l'Autriche – puis c'est passé par pas mal de régimes politiques et aujourd'hui cette ville fait partie de l'Ukraine et s'appelle Tchernivtsi.

### Chez vous on parlait plusieurs langues ?

À la maison, on parlait allemand. Mes grands-parents parlaient yiddish. À l'école, on parlait roumain au début, puis on a dû apprendre le russe... et ensuite l'école s'est arrêtée pour moi. Mais dans la rue, on pouvait entendre facilement trois ou quatre langues en même temps.

### Ensuite, votre famille a dû fuir la Roumanie, pour se réfugier en Palestine. Et là... ?

J'ai eu la chance d'aller dans une école extraordinaire, qui m'a beaucoup influencée, qui s'appelait Ben Shemen. On ne disait pas « École » d'ailleurs, mais « Village de jeunes ». Là, naturellement, on parlait hébreu. Mais comme il y avait un camp militaire pas trop

loin, très souvent des soldats ou des officiers venaient nous rendre visite. On les entendait parler anglais entre eux, puisque à l'époque la Palestine était sous mandat britannique. En plus, dans cette école, l'étude de l'arabe était obligatoire. Et les femmes arabes qui venaient à l'infirmerie avaient la priorité absolue. Parce que, disait l'infirmière : « cette dame a marché pendant deux heures pour arriver jusqu'ici. Alors prends un bouquin et attends... »

**On peut lire là-dessus de très belles pages dans votre roman autobiographique publié en 2010 aux éditions Kanjil *Sous d'étranges étoiles*. [...] Ensuite vous êtes partie avec vos parents au Brésil.**

À Belo Horizonte où nous vivions, j'ai eu une autre chance incroyable. Il y avait un peintre extraordinaire qui s'appelait Alberto da Veiga Guignard – le Maître d'Ouro Preto – et qui a ouvert une petite école de dessin, dans le parc, qui fonctionnait seulement quand il faisait beau ! Je pense que c'était un très grand peintre, mais il n'était pas tellement reconnu à l'époque. Et c'était un être humain absolument extraordinaire. Mon grand plaisir c'était de faire l'école buissonnière pour aller à cette petite école d'art... J'ai fait également du théâtre amateur. Lors de la première tournée de la compagnie Renaud-Barrault en Amérique du Sud, après la guerre, l'Alliance française avait organisé un voyage culturel pour aller voir *Les Fourberies de Scapin*, dans une mise en scène de Jovet, décors et costumes de Bérard... C'est là que je me suis rendu compte, pour la première fois, qu'un décor et des costumes sont aussi des acteurs ! Et j'ai donc déclaré à mes parents que je voulais étudier le théâtre à Paris. J'avais fait des études de littérature moderne et de pédagogie, j'avais un diplôme pour enseigner, mais je n'avais aucune envie d'être professeur de langue étrangère. Mon idée fixe, à

18 ans, était d'aller à Paris. Mes parents ont dû le sentir et, comme mon père devait aller en Europe, je suis partie avec lui.

**Vous avez donc débarqué à Paris dans les années soixante où vous avez fait des études de théâtre à la Sorbonne et à l'Université du Théâtre des Nations.**

Oui, mais comme j'avais remarqué que le théâtre nourrissait peu « sa femme », j'ai cherché une école pour apprendre le métier de décoratrice en même temps qu'un autre métier. J'ai découvert sur les murs de Paris les affiches de Savignac et j'ai décidé d'apprendre le métier d'affichiste. C'est ainsi que je suis entrée à l'École de Paul Colin qui m'a fait entrer à « l'Atelier d'Essai des Décorateurs Maquettistes ». À partir de 1955, j'ai commencé à travailler comme maquettiste de décors et costumes de théâtre.

**Après cette formation riche et diversifiée vous avez choisi de vous consacrer aux livres pour la jeunesse, comme illustratrice, auteure d'albums, de romans, de poésie, de théâtre. Pour quelle raison vous êtes-vous engagée sur cette voie ?**

Il y a plusieurs raisons à cela. À Paris, j'avais rencontré et je m'étais mariée avec un artiste brésilien d'origine japonaise, Flavio-Shirô Tanaka, j'avais deux enfants. J'ai commencé à travailler pour une agence de publicité mais ce monde était devenu absolument épouvantable. Après quelques mois d'essai je me suis dit « non ça n'est pas possible ». Alors j'ai essayé de trouver du travail ailleurs. Comme mes deux enfants adoraient les livres et que je trouvais peu de beaux ouvrages à mon goût pour eux je me suis dit « Pourquoi pas ? ». La première personne qui m'a reçue était le responsable du livre jeunesse chez Hachette. Il ne pouvait rien me proposer mais il m'a donné quelques noms. C'est comme ça que, de fil en aiguille, je suis tombée chez

les Francs et Franches camarades, qui publiaient un journal intitulé *Jeunes Années...*. Le responsable s'appelait Fernand Bouteille, l'une des personnes les plus extraordinaires que j'aie rencontrées. Il m'a d'abord donné quelques illustrations et divers travaux manuels à faire, avant de me proposer de me lancer dans l'écriture : « Ta na ka les écrire toi-même ! ». En 1966 je suis entrée aux Amitiés franco-vietnamiennes, pour mieux comprendre ce pays. J'ai commencé à lire tout ce que je pouvais et je suis tombée sur des contes extraordinaires. Mon projet était de faire un livre de contes vietnamiens en anglais et de le publier aux États-Unis. *The Tortoise and the sword* a été une mévente totale parce que les Américains ne voulaient plus entendre parler de la guerre du Vietnam.

**C'est le premier livre pour lequel vous étiez à la fois auteure et illustratrice ?**

Oui, j'ai raconté une légende du Vietnam, basée sur des faits historiques, et j'ai adapté en anglais des extraits de *La Déclaration de Paix*, de Nguyen Trai, que Pierre Gamara avait traduite du vietnamien en français. Auparavant, j'avais proposé aux éditions de La Farandole une anthologie de contes vietnamiens qui est devenue un livre collectif : *Le Trésor de l'Homme : contes et images du Vietnam*, publié en 1971.

**La part la plus importante de votre œuvre est consacrée aux contes venus des autres cultures...**

J'avais le souvenir d'une très jolie histoire en yiddish qu'on m'avait racontée, enfant, et dont je ne me souvenais plus précisément. J'ai trouvé un conte chinois basé sur le même thème, puis un extraordinaire conte vietnamien, « La Montagne aux trois questions » que j'ai adapté et qui a été publié aussi à La Farandole en 1976.

**Durant les années 1970-1980 vous avez beaucoup collaboré avec Andrée Clair pour La Farandole.**

Andrée et moi sommes devenues très amies. Ça devait être drôle de nous voir ensemble, parce que Andrée était très grande et moi toute petite. On aurait dit Laurel et Hardy ! Andrée était un personnage assez extraordinaire. Après *Le Trésor de l'homme*, La Farandole m'avait proposé de faire des illustrations pour elle. Mais j'avais dit : « Je ne connais pas du tout l'Afrique noire, et sans documentation je ne peux rien faire ». Elle s'en est chargée. Quand elle trouvait que tel dessin n'était pas très clair, elle me reprenait... même chose pour moi à l'inverse pour ses textes. On travaillait en équipe et on s'amusait beaucoup ensemble.

**Vous êtes multilingue, ouverte à toutes les cultures, et, dans le domaine artistique, vous avez souvent fait se rencontrer les arts : texte et peinture, dessin...**

Ces modes d'expression sont très liés, vous ne croyez pas ? Mais ce travail de réédition n'aurait pas pu se faire sans Lise Mercadé. J'ai commencé à collaborer avec elle pour la collection « Les Cassettines » (livres-cassettes à l'époque) qu'elle avait créée dans sa maison d'édition Vif-Argent. Le premier projet était un conte indonésien avec quelques croquis et il a été publié sous le titre *Kanjil et la guerre des Tigres* en 1984.

**Vous écrivez aussi des romans et vous avez exploré toute la gamme des genres d'écriture. Vous êtes aussi une talentueuse illustratrice, avec une très grande diversité de techniques...**

Ça me vient du théâtre. L'Université du Théâtre des Nations m'a beaucoup marquée. Son directeur Albert Botbol nous répétait tout le temps : « On n'est pas là pour se servir d'une œuvre, on est là pour la servir ». Dans le domaine de l'illustration c'est pareil. J'explique

très souvent à mon mari que ma grande différence avec lui justement c'est qu'il crée tout son univers artistique à partir de lui-même, alors que moi j'ai besoin de me baser sur quelque chose, pour inventer ensuite.

**On recommence à trouver des publications de vous depuis les années 2000.**

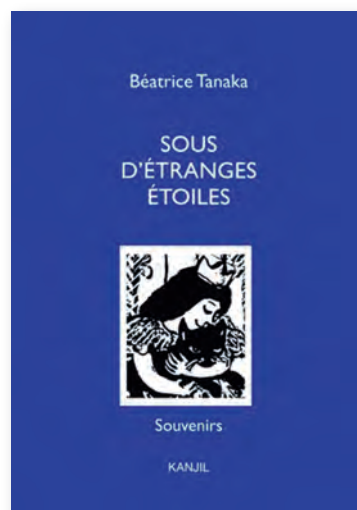
Oui, Syros m'a rappelée pour la collection « Raconte ». Mais j'ai arrêté de collaborer avec eux. Maintenant je collabore en toute amitié et en toute complicité avec Lise pour la maison Kanjil et cela me convient tout à fait.

**Propos recueillis par Annick Lorant-Jolly, le 20 janvier 2012**

Biographie, bibliographie et présentation détaillées des titres de Béatrice Tanaka publiés par Kanjil sur le site : [www.kanjil.com](http://www.kanjil.com)

Retrouvez la bibliographie complète de Béatrice Tanaka sur notre site [lajoieparleslivres.bnf.fr](http://lajoieparleslivres.bnf.fr)

Retrouvez l'intégralité de cette interview dans le numéro 264, avril 2012 de notre revue, consultable en ligne sur notre site [lajoieparleslivres.bnf.fr](http://lajoieparleslivres.bnf.fr)



## Hommage à Peggy Fortnum

**La première dessinatrice de l'ours Paddington est morte le 28 mars dernier à l'âge de 96 ans.**

C'est en 1958, pour l'album *Un ours nommé Paddington*, que la dessinatrice Peggy Fortnum réalisa la première esquisse de ce célèbre personnage de Michael Bond: un petit ours débarqué à Londres du Pérou via la gare de...

Paddington!

Peggy Fortnum avait suivi une formation artistique à la Tunbridge Wells School, interrompue durant la Seconde Guerre mondiale lorsqu'elle a rejoint la British Army. Elle a repris ses études par la suite à la Central School of Art et a fait ses gammes auprès d'un graveur. À en croire *Le Guardian*, le graveur en question louait à l'époque son talent à l'exception de sa capacité médiocre à dessiner des animaux dotés de vie! Pour dessiner les aventures de ce drôle de petit ours doué de parole, Peggy Fortnum s'est rendue plusieurs fois au zoo de Londres pour observer les plantigrades: « Au début, je n'étais pas certaine de leur anatomie. Je ne savais pas comment faire les pattes. J'ai mis une éternité à les réussir ». Finalement, elle dessina les aventures de Paddington jusqu'en 1983. Ses dessins à l'encre noire, extraordinairement expressifs, ont été colorés par la suite par d'autres artistes, notamment par sa nièce, Caroline Nuttal-Smith.



Grâce à son talent et à celui de Michael Bond, l'ours Paddington est devenu un classique de la littérature pour la jeunesse, décliné en 150 albums, 12 romans, traduit en 40 langues. Il a même connu la consécration en devenant une star aux côtés de Nicole Kidman à travers le film de Paul King sorti en 2014!

En France ce sont d'abord les éditions Flammarion qui ont publié, en 1979, *Les Aventures de Paddington* dans l'excellente collection « La Bibliothèque du chat perché ». Puis Mango et Hachette jeunesse ont édité nombre d'albums. Les éditions Michel Laffon republient aujourd'hui les romans avec les illustrations originales de Peggy Fortnum.

**Brigitte Andrieux**

